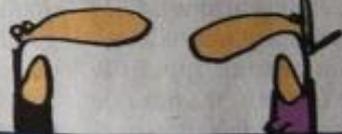


GENÈVE  
LE CHEVAL  
EXPOSÉ S'EST  
DÉCROCHÉ

... CE N'EST  
PLUS DE L'ART...

... C'EST DE LA DANSE  
CONTEMPORAINE!





## Rencontre avec Maya Bösch

# L'artiste fascinée par le chaos



Maya Bösch est metteuse en scène. Elle a codirigé le Théâtre du Grütli durant six ans. OLIVIER VOGELSANG



## Céline Garcin

**U**n cheval empaillé suspendu par deux sangles dans un ancien abribus, au début d'avril, à Plainpalais. L'œuvre choque les Genevois. Coup du sort: une attache cède quelques jours après son installation, entraînant la chute de l'équidé. La presse s'emballe. Le collectif d'artistes responsable de l'arcade décide de retirer l'œuvre. Un mois plus tard, l'étalon gît dans un placard. Sa détentrice, la metteuse en scène Maya Bösch, a, elle, relevé la tête. Jusqu'à dimanche, elle présente *Topographie Désirs* (lire aussi en page 26), une performance théâtrale jouée dans la maison Utopiana à Saint-Jean. Rencontre.

«C'est l'heure du bilan?» plaisante-t-elle d'entrée, assise sur la terrasse d'un café, une cigarette au bout des doigts. L'œil est vif, le regard franc. «A 40 ans, on a vécu la moitié de sa vie, il faut se renouveler.» Ah bon, comment? «Je peux avoir une énergie parfois excessive. J'ai travaillé à un rythme soutenu ces vingt dernières années. J'aimerais aujourd'hui réussir à me poser et regarder ce qu'il se passe autour de moi, observer comment le paysage artistique genevois évolue.»

La phrase sonne encore comme une musique d'avenir dans la bouche de Maya Bösch. Ses cheveux légèrement mouillés et une forte odeur de savon trahissent une sortie de douche hâtive. La metteuse en scène est énergique, impulsive. Elle aime le risque et les défis.

Ce goût de la compétition ne date pas

d'hier. Adolescente, Maya Bösch était championne suisse de judo. Aujourd'hui, elle se qualifie davantage comme une marathonnienne. «J'ai beaucoup d'endurance, j'aime avoir le temps de poser des bases solides pour de nouvelles créations.» Un exemple? Le Grütli. Maya Bösch a codirigé le théâtre avec Michèle Pralong durant six ans. «Nous avons essayé de faire de nos idées des visions. Je crois qu'on a réussi. Le Grütli s'est construit sa propre identité, il a vibré de lui-même.»

### Le renouvellement par les crises

La quadragénaire défend un théâtre expérimental. Elle aime sortir les gens de leurs habitudes, les confronter à un univers inconnu qui remet en question leur mode de vie. «Il y a quelque chose de politique dans ma démarche.»

Les crises et le chaos la fascinent. «C'est dans ces moments que naît le renouvellement.» Au niveau sociétal

## Maya Bösch Bio express

**1973** Naissance à Zurich.

**1992** Départ pour les Etats-Unis et décès de sa mère.

**2000** Création de la compagnie de théâtre Sturmfrei.

**2003** Naissance de sa fille.

**2006-2012** Codirectrice du Théâtre du Grütli avec Michèle Pralong.

**2013** Exposition *Cheval de bataille* au Zabriskie Point, à Plainpalais. *Topographie désirs*, performance réalisée avec le Théâtre Saint-Gervais à la maison Utopiana à Saint-Jean.

comme individuel. Sa chute à elle date de 1992, année de son départ aux Etats-Unis et du décès de sa mère. «C'était une période charnière. Je devais gérer l'éloignement géographique et des émotions très fortes. Je vis encore cette crise comme une pulsion de reconstruction.»

L'artiste puise aujourd'hui son énergie dans sa propre famille. Son compagnon, ses deux enfants et leur fille de 10 ans la ressourcent. «Nous avons réussi à créer des liens forts. Cela me donne l'ancrage nécessaire pour entreprendre tout ce que je fais. Je passe beaucoup de temps avec eux.»

### Légère et tourmentée

Maya Bösch est déconcertante. Tantôt légère et enjouée, tantôt grave et tourmentée, passant d'un état à l'autre avec une agilité extrême. «J'ai une identité complexe. Durant mon adolescence, je combinais à la fois une grande discipline physique pour le judo et un style de vie hippie puis punk, avec les excès que cela incluait. Ces activités étaient très contradictoires dans leurs énergies.»

Prise de risque, remise en question du public, crise, introspection; le *Cheval de bataille* serait-il l'apothéose du travail artistique de Maya Bösch? «Dans chaque création, on cherche à faire réagir le public, reconnaît la metteuse en scène. Cette fois, les réactions étaient extrêmes. Mais j'ai touché des gens que je n'avais jamais pu atteindre avec mon théâtre. Je dois maintenant réfléchir à comment utiliser cet épisode de manière constructive. C'est une profonde remise en question de mon travail et de mon art de provoquer.» 40 ans n'est-il pas l'âge pour se renouveler?

## L'effet cheval

Une semaine de polémique révèle un certain nombre de choses sur la vie publique dans notre petite république et au-delà. Avec toutefois une absence troublante : à l'exception de l'intervention de Robert Hainard dans Le Matin samedi 6 avril, aucun article, aucune critique, aucun commentaire n'a réellement essayé de prendre la mesure de l'installation de Maya Bösch et Régis Golay, d'en esquisser une critique un tant soit peu argumentée. On est resté à une opposition entre ceux – plutôt pathétiques – qui ont cru bon de défendre les animaux à cette occasion et ceux – plutôt blasés – qui réduisent le « Cheval de bataille » à un plagiat, ou une « réplique » comme l'a dit Pierre Keller à la Radio, d'une œuvre de Maurizio Cattelan. Je suis convaincu quant à moi qu'il y a plus et mieux à dire à propos de ce geste, autant sur sa dimension proprement artistique que sur les réactions qu'il a suscitées. Je me risque donc à livrer quelques réflexions pour ainsi dire sur le vif, à titre d'épilogue à la polémique et de prologue à un débat plus constructif.

Comme l'a écrit le philosophe Jean-François Lyotard à la fin des années 1970, la situation actuelle de l'art est d'être essentiellement de l'ordre de l'expérimentation. En l'absence de critères de jugement esthétique clairement définis et largement reconnus, les œuvres ne peuvent être que des essais dont on ne peut pas savoir s'ils vont produire un futur ou non. Maya Bösch et Régis Golay ont proposé un geste, en réaction à la possibilité qu'un lieu artistique ferme. Ils ont voulu montrer par ce geste que l'art a sa place dans l'espace public, mais à condition qu'il ne laisse pas indifférent. Il y avait certes dans leur geste la volonté de frapper la perception, de provoquer des réactions, mais afin de manifester le sens de l'art au milieu du public. Le fait d'avoir renoncé dès le départ à joindre un commentaire à l'œuvre participe de cette recherche d'une présence pure, de l'art qui se passe de médiation et qui pénètre directement dans la vie des gens. Il se pourrait que la vraie provocation réside plutôt là que dans le motif du cheval lui-même.

A propos de l'œuvre elle-même, on peut dire un certain nombre de choses. En tout cas, le sens de cette présence au cœur de l'espace public de la ville ne se laisse pas expédier en deux phrases. Il faut commencer par distinguer le motif lui-même (un cheval suspendu dans une vitrine) de la manière dont il se présente à la perception des passants. L'espace Zabriskie Point n'était pas (peut-être l'est-il enfin devenu) un lieu perçu comme un lieu d'exposition. La très grande majorité des passants qui attendent le tram au Rond-point de Plainpalais ne remarquent pas la présence régulière d'œuvres d'art à cet endroit. L'installation de Bösch et Golay, par son caractère imposant et frappant, ne pouvait à cet égard que surprendre. De nombreuses personnes n'ont pas pensé qu'il s'agissait d'un lieu consacré à l'art et ont donc réagi comme si un être avait surgi inopinément sur leur chemin.

Cela étant dit, le motif lui-même mérite un commentaire également : l'œuvre interroge l'animalité en nous et autour de nous. Comme le remarque Robert Hainard dans son entretien au *Matin* samedi 6 avril, elle pointe un tabou dans la sensibilité de beaucoup de personnes qui investissent beaucoup d'affectivité dans leur rapport aux animaux. Cela entraîne une anthropomorphisation (un devenir-homme) des animaux, et par contre-coup un marquage très strict et un bannissement de l'animalité dans notre vie quotidienne. En clair, plus on traite nos animaux comme des hommes, plus on éloigne la bestialité et la sauvagerie des animaux réels de notre conscience. L'image d'un cheval suspendu, impuissant, humilié, ne peut que susciter de l'indignation chez celles et ceux qui partent du principe que toute représentation est une glorification. On voit bien le mécanisme qui semble fonctionner ici : il y a une identification relative à l'animal, ou au moins un investissement affectif assez fort ; l'image est celle d'un être humilié, et comme cette image n'est pas clairement identifiée comme une image, puisque ce cheval apparaît comme une présence réelle, non filtrée par les institutions culturelles, cette image a pu être vécue comme une agression. Ce bel animal, par certains égards supérieur à l'homme, qui gagne des médailles d'or aux Jeux Olympiques, montré dans une posture aussi humiliante.

C'est là que réside à mon sens le caractère éclairant de l'œuvre : en éveillant nos mécanismes de défense, en appuyant avec vivacité sur ce qui, précisément, fait l'objet d'un refoulement, elle fait surgir la vérité de ce

refoulement. L'œuvre à ce moment fait événement en tant qu'elle perturbe efficacement l'ordre social et médiatique. En effet, l'événement est ce qui se produit lorsque les structures établies qui fonctionnent de manière plus ou moins régulière se trouvent brusquement troublées et que ce trouble manifeste leur fondement même. Cela n'est pas prévisible dans la forme de l'œuvre et ne peut être dit qu'en observant sa performativité, à savoir ce qu'elle produit au moment de sa réception.

Si l'on passe à présent à la polémique autour de l'œuvre, on observe plusieurs phénomènes dignes d'intérêt. Je vais ici me contenter de mentionner les différents arguments qui ont été formulés contre le « Cheval de bataille » et esquisser les réponses que je leur aurais faites si j'étais membre de Zabriski Point : l'un des premiers arguments, que l'on trouve notamment dans une lettre de lecteur d'un certain Jean Favre, parue dans la Tribune de Genève vendredi 5 avril (sauf erreur), est celui de l'enfance traumatisée. En exposant un cheval suspendu, probablement mort, dans l'espace public, on prendrait le risque d'agresser, voire d'infliger des blessures psychiques insurmontables aux enfants ; il me semble au contraire que cet argument néglige, d'une part, la capacité des enfants à porter un regard critique sur les images et, d'autre part, la possibilité pour les adultes de signaler la distance à l'égard de l'œuvre et de la mettre en discussion. Les enfants sont par excellence les êtres qui passent leur temps à distinguer ce qui est « pour de vrai » de ce qui est « pour de faux ». Cet argument me semble donc démontrer plutôt une fétichisation de l'enfance et un mépris pour ses capacités critiques.

Le second argument, qui est au centre de la pétition en ligne signée par un nombre de personnes impressionnant sur la plate-forme [avaaz.org](http://avaaz.org), est celui de la maltraitance des animaux. En premier lieu, il faut faire observer la confusion entre un cheval empaillé et un cheval qui serait sur le point d'être abattu pour la boucherie. Sans doute, la sensibilité à fleur de peau des défenseurs des animaux a concouru à cette méprise ; cela dit, on peut aussi bien imaginer un animal anesthésié, suspendu pour recevoir des soins. La parole des personnes qui y ont vu un animal maltraité dit plus sur leur regard que sur l'œuvre. La bonne question ici est : pourquoi cette lecture de l'œuvre

a-t-elle été privilégiée, pourquoi s'est-elle imposée comme la première évidence ?

Un argument supplémentaire a été souvent évoqué pour appuyer cela : celui de la provocation gratuite. L'art contemporain chercherait à tout prix à provoquer des réactions en thématissant délibérément des tabous et érigerait donc la provocation en fin en soi au mépris du sens. Une variante de cet argument est qu'il s'agirait un coup de communication, du même ordre que les installations qui lançaient les saisons du Grütli lorsque Maya Bösch en était la codirectrice. A cet argument, on répond à mon avis suffisamment en disant qu'il s'agit avant tout d'un geste, que ce geste porte une certaine richesse et que son sens ne se réduit pas à l'émotion suscitée. Du point de vue de l'artiste, il s'agissait d'une réaction à la perspective de la fermeture du lieu et donc d'une manière de signaler l'importance de l'art dans l'espace public. De ce point de vue, force est de remarquer que le cheval de Maya Bösch a démontré que l'art public peut susciter le débat et ne pas passer inaperçu.

Enfin, on a parlé de l'argument du plagiat, que les « professionnels de la profession » ont souligné, que ce soit Anna Vaucher dans l'éditorial de la Tribune de Genève samedi 6 avril ou encore Pierre Keller et Jean-Paul Felley le même jour à la Radio Suisse Romande. Bien sûr, le motif d'un cheval empaillé et suspendu a été « inventé » par Maurizio Cattelan, mais le geste de Bösch et Golay n'en devient pas pour autant un plagiat. D'ailleurs, Pierre Keller parlait de manière plus subtile de « réplique » ; une telle manière de parler ouvre un peu plus la discussion et permet qu'on interroge le sens du geste dans son contexte au cœur de la ville, à deux pas d'un Macdonald's et dans une situation où l'art dans l'espace public doit être débattu. Je suis convaincu pour ma part que l'idée de plagiat n'est pas appropriée parce que cela implique une objectivation de ce geste ; or l'importance n'est pas tant le cheval lui-même que la situation dans laquelle il se trouve, et ce serait une erreur de considérer ce geste comme devant s'inscrire dans l'histoire de l'art. Une rapide conversation avec l'artiste confirme cela : elle n'a jamais eu une telle ambition.

J'ai mentionné au début du texte l'argument de l'absence de commentaire ou d'introduction. Cet argument est sans doute le plus pertinent,

mais aussi celui qui pointe la singularité de cette œuvre-là. Avec un commentaire, on était d'emblée dans le champ objectiviste de l'art contemporain, où l'espace du « cube blanc » a pour effet d'annuler les effets de contexte et de mettre en évidence l'œuvre comme objet ; or comme je l'ai souligné, le « Cheval de bataille » n'était pas un objet exposé, mais un geste, un happening dans le sens le plus fort du mot. Quelque chose s'est passé dans cette vitrine dont les répercussions se sont avérées imprévisibles.

A titre de conclusion, il faut dire quelques mots sur l'art dans l'espace public. La question de l'art dans l'espace public est celle de sa visibilité : qu'est-ce qui fait qu'une œuvre est (et reste) visible ? Faut-il qu'elle « dérange », qu'elle perturbe nos habitudes perceptives ? Une réponse paradoxale à cette question est qu'il faut abolir les signalements traditionnels de œuvres d'art (institutions, cartels, socles, etc.) pour manifester la présence de l'art. En d'autres termes, il faut faire comme si ce n'était pas de l'art pour que ce soit visible en tant qu'art, il convient d'abolir le cordon sanitaire d'ordinaire fourni par les institutions ou par la signalétique ad hoc. Mais une telle posture est difficile à tenir dans la mesure où les réactions des passants sont imprévisibles. Il n'y a aucun moyen de prévoir ces réactions puisque, précisément, l'effectivité d'une telle œuvre d'art est en raison de sa manifestation comme un non-art. On ne saurait à défaut cautionner l'idée qu'une œuvre publique doive rester inaperçue ? Il est significatif que les œuvres présentées depuis deux ans dans l'espace Zabriski n'ont pour ainsi dire jamais été remarquées, au point que la grande majorité des passants frappés par l'image du cheval ignoraient que ce lieu est un lieu d'expositions. Mon dernier mot ici sera donc d'appeler les responsables d'un tel lieu (et de lieux semblables à l'avenir) à prendre conscience de ce paradoxe constitutif de l'art dans l'espace public et de dire qu'on n'a sans doute jamais fini d'apprendre d'y demeurer.

**Stefan Kristensen,**  
**philosophe et conseiller municipal en Ville de Genève,**  
**le 8 avril 2013**

## Décodage L'art dans la rue

## Cheval de discorde

L'équidé empaillé et exposé à Plainpalais a suscité des réactions virulentes. Explications

Anna Vaucher

**D**e l'exposition dans l'ancien abribus au rond-point de Plainpalais, il ne reste que des bâches qui recouvrent les vitres. Et ces affiches noires, qui rapportent un message envoyé à Maya Bösch et Régis Golay: «Vous, les artistes, mériteriez d'être pendus à la place du cheval.» Les enseignes précisent que devant la violence des réactions, et pour protéger les artistes, l'équipe de Zabriskie Point «a décidé de retirer la pièce incriminée». Comment un animal empaillé peut-il susciter une telle violence? Que l'épisode raconte-t-il de l'art dans l'espace public? Decodage.

Il y a trois semaines, la metteuse en scène et le photographe suspendaient un équidé dans l'espace d'art indépendant géré depuis deux ans par un collectif bénévole. Le fameux étalon empaillé, mort de maladie, quittait les décors de la compagnie de Maya Bösch, qui l'avait utilisé en 2005 dans son *Richard III* à la Comédie. Les passants s'offusquent, certains imaginent que l'animal a été tué pour l'exposition; la confusion est d'autant plus grande qu'aucune notice informative ne figure sur les vitrines, si ce n'est le nom des artistes et celui de l'œuvre, *Cheval de bataille* – que d'autres assimilent à un plagiat de *The Ballad of Trotsky*, créée par Maurizio Cattelan en 1996.

Rebondissement: une semaine après l'accrochage, une sangle cède. Le cheval s'effondre et l'animal est retiré. Les artistes et le collectif, dépassés par l'ampleur de l'événement, reçoivent des menaces de mort alors que la presse nationale s'enflamme et qu'une pétition sur le site *avaaz.org* récolte 31 000 signatures. Ses initiateurs se vanteront d'avoir «gagné» contre «l'exposition d'un cadavre de cheval au nom de l'art».

## Le cheval, animal de compagnie

«Ces réactions sont analysables, si l'on tient compte de la place des animaux dans la culture occidentale, et en particulier du statut du cheval», explique Eric Baratay, professeur à l'Université de Lyon et spécialiste de l'histoire des animaux: «Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on exhibait des populations dites sauvages, dont le statut a peu à peu changé pour rendre ces spectacles impossibles. C'est ce qui est en train de se passer avec les animaux.»

Eric Baratay fait remarquer que cette évolution s'inscrit dans un vaste mouvement de reconnaissance de l'autre: «Dans tous les pays occidentaux, les droits de l'homme se développent en même temps que les mouvements de défense des animaux. Le parallélisme est très fort.» L'historien ajoute que même si le cheval n'a pas sa place dans la maison, il a acquis le statut d'animal de compagnie. «Chaque fois que des artistes les utilisent dans leur travail, les réactions sont virulentes.» On pense au «lancer de chats» de Jan Fabre, qui a récemment fait réagir, ou au chien attaché dans une galerie, que Guillermo Habacuc Vargas a laissé mourir de faim en 2007. «L'animal est réduit à l'état d'objet pour transmettre un message qui n'a plus rien à voir avec lui. Bien qu'il ne s'agisse pas à Genève de maltraitance, il y a peut-être dans l'esprit des gens la réminiscence de ce genre d'actions. Sans explication, il n'est pas étonnant que le message ait été mal compris.»

## Le cadavre au Muséum

«Le scandale de la lasagne a montré que le cheval a changé de statut», note Jérôme Michalon, sociologue à Saint-Etienne et spécialiste du lien entre homme et animal. «Il a longtemps été une bête mili-



«Cheval de bataille»

La pièce de Maya Bösch et Régis Golay, dans la vitrine de Zabriskie Point, avant sa chute intervenue il y a deux semaines. L'équidé, qui a été retiré, devait initialement rester suspendu durant deux mois, jusqu'à la fin de mai. MAGALI GIRARDIN

«Notre rapport au cadavre fait que l'on ne veut plus manger un animal dont on distingue la forme. Quant à l'animal mort, il a sa place au Muséum. Quand il en sort, c'est problématique»

Emmanuel Gouabault  
Socioanthropologue

taire, de travail. Avec la désaffection de cette fonction – remplacée notamment par des moyens de locomotion à moteur –, le rapport au cheval s'est limité à l'équitation, qui a aussi subi des mutations. Sa démocratisation dans les années 60 l'a portée davantage vers une activité de loisirs.»

Une forme plus douce d'équitation, moins dominatrice, s'est mise en place, privilégiant l'absence de mors et d'éperons. «Ce qui entoure la monte, les soins, l'alimentation, devient tout aussi important.» Eric Baratay poursuit: «Le cheval fait partie de ces espèces comme le chien, le dauphin, l'éléphant, que l'on personnalise de plus en plus et à qui l'on accorde toujours davantage de capacités cognitives. Le cinéma, avec des films comme *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, a popularisé tout cela.» Un proces-

sus qui se poursuit, avec l'exemple récent de *Jappeloup*.

Selon le Genevois Emmanuel Gouabault, socioanthropologue spécialisé dans la relation entre homme et animal, l'événement est également révélateur de la position accordée aux êtres vivants. «Nous sommes dans une société du risque zéro, qui a besoin d'attribuer des places aux choses, et donc à l'animal, d'autant plus lorsqu'il est mort. Notre rapport au cadavre fait que l'on ne veut plus manger un animal dont on distingue la forme. Quant à l'animal mort, il a sa place au Muséum. Quand il en sort, c'est problématique.» Selon l'anthropologue, l'émotion qui a entouré les réactions s'explique aussi par le fait que l'on «se retrouve face à une figure de l'innocence par excellence. Je suis néanmoins content de voir que l'épisode suscite la discus-

sion. Un espace social qui permet cela est en espace en bonne santé.»

## Tous propriétaires de la rue

Jean Stern, artiste et enseignant à ALPes, une section de la Haute école genevoise d'art et de design qui répond à des commandes pour l'espace public, fait remarquer «à quel point ce terrain, comme pour les politiciens, est à reconquérir en permanence. Rien n'est acquis dans l'histoire de l'art public.» Les réactions s'expliqueraient aussi par le lien que les citoyens entretiennent avec leur cité. «Dans l'espace public, ils se sentent chez eux, sur un terrain qu'ils possèdent le temps d'y être.» Pas étonnant dès lors que la ville entière se sente légitimée à faire valoir son opinion. «Avec le OUI/NON de Markus Raetz sur la place du Rhône, l'œuvre sonore de Max Neuhaus sur la promenade du Pin ou les Space Invaders, on se situe dans un art d'infiltration. Avec le cheval, on est dans le processus inverse. La surprise est brutale, frontale, c'est une autre forme d'activisme, intéressante aussi, mais qui a créé un conflit déplacé. Les citoyens n'ont pas attaqué l'art, mais la maltraitance des animaux. C'est dommage qu'il y ait eu cette confusion. Les artistes ont été obligés de se défendre sur un domaine qui n'était pas le leur.»

Le retrait de l'œuvre peut-il être considéré comme une forme de censure? «Quand il y a un tel malentendu, quand les uns parlent d'art et les autres de chevaux, est-il nécessaire de monter au créneau pour défendre un sujet qui n'est pas le bon? Ceci n'empêche toutefois pas l'explication d'avoir lieu a posteriori.»

Pour donner du sens à l'affaire, Zabriskie Point organise un débat sur la place de l'art dans l'espace public, le 27 avril à l'Usine Kugler. Les infos suivront sur [www.zabriskiepoint.ch](http://www.zabriskiepoint.ch)

## L'art dans la rue doit-il être expliqué?

● En 2010, Maya Bösch, alors codirectrice du Grütli, au fait des interventions artistiques dans la rue, invitait pour la première inauguration de la plaine de Plainpalais l'artiste Gwendoline Robin, déguisée en kamikaze, à se faire exploser. La foule s'était attroupée derrière les barrières pour ce happening que le dispositif et la signalisation avaient rendu tolérable. Pour *Cheval de bataille*, qui devait aussi symboliser une forme de résistance, notamment celle des artistes, c'est au contraire un «geste radical, extrait de son contexte» que la metteuse en scène a préconisé. Aurait-il dû être accompagné d'informations? Selon Stefan Kristensen, philosophe, postdoctorant en histoire de l'art et conseiller municipal socialiste, «les murs d'une institution neutralisent

l'effet qu'une œuvre peut avoir. Les images sont filtrées, on y est préparé. L'espace de Zabriskie Point permettait de renoncer à la médiation pour laisser les gens face à leurs interrogations. Partir du principe qu'il faut toujours accompagner une pièce revient à admettre que l'art est une machine à créer de la conformité.»

Maya Bösch ajoute: «Cela s'est transformé en une mise en scène de l'opinion publique, qui nous a glissé des mains, où il n'a plus été possible de recontextualiser quoi que ce soit.» Dans cette histoire, les artistes sont finalement devenus les arroseurs arrosés. Selon Mathieu Menghini, enseignant HES en histoire et pratiques de l'action culturelle, «les transgressions éthiques ne sont jamais sûres d'atteindre le

public selon les intentions des artistes ou des curateurs. Cela fait partie de la responsabilité des artistes. D'ailleurs, entre un musée et l'espace public, il n'y a pas une différence de nature, mais de degré.» Pour André Ducret, sociologue de la culture à l'Université de Genève, «lorsque l'on met en contact de manière frontale, sans médiation, une installation et un public qui n'est pas familiarisé avec l'art, dans un espace au statut ambigu que les gens connaissent mal, on donne encore davantage de chances à la controverse de s'installer.» Des informations sur l'exposition auraient-elles empêché la polémique? «Je ne suis pas sûr que cela soit toujours efficace, mais si on ne cherche pas à le faire, on peut simplement être sûr que cela ne le sera pas», conclut Jean Stern. **A.V.A.**

LE MATIN DIMANCHE

## **«C'est une image forte, bestiale, c'est du désir, c'est nous aussi»**

### **SCANDALE**

L'installation «Cheval de bataille» au Zabriskie Point de Plainpalais à Genève a provoqué un déchaînement de réactions hostiles. L'artiste et metteur en scène Maya Bösch explique son travail.

**Laurent Keller :**

**Maya Bösch, dans quel état êtes-vous après cette polémique?**

Je suis impressionnée par ce qui se passe. Je dois tenir, et répondre. Que veut dire cette démesure? J'ai fait une nature morte. C'est une image tragique, et même assez violente c'est vrai, mais qui a une poésie aussi. Il y a une profondeur là-dedans. J'ai été attaquée principalement par des défenseurs des animaux ou des gens qui ont dit, sans aucune réflexion, «c'est dégueulasse».

**Ce n'est pas dégueulasse, un cheval mort empaillé et suspendu?**

L'image est d'une esthétique tellement pure qu'elle a outré les gens. L'installation n'est pas jolie, ce n'est pas Walt Disney, ni des vaches suisses en plastique. Je n'ai pas montré un cheval la tête haute, fière, héroïque. Ce cheval, c'est l'antihéros, la victime, l'humilié. La pire des choses. C'est une image forte, bestiale, du refoulé, c'est nous aussi. C'est difficile dans notre société d'interroger et d'accepter notre rapport à la bestialité.—Ce cheval révèle quelque chose de violent dissimulé en nous.

**Choquer avec un cheval mort, un peu téléphoné quand même?**

Je pense que l'oeuvre révèle beaucoup de choses sur notre rapport à l'animal, sur ce qu'est l'art dans l'espace public, sur le rapport entre art et société. Si c'était de la pure provocation, il n'y aurait pas grande chose à dire.

**Le cheval est tombé, il s'est comme pendu. C'est un suicide artistique toute cette histoire?**

Je dirais plutôt que c'est une erreur technique de notre part. Rien de plus.

**On vous a accusée de plagier «la ballade de Trotski» de Maurizio Cattelan?**

Le contexte change complètement l'oeuvre. Cattelan, c'est une référence à un film de Fellini, ce cheval est celui de RICHARD III, le statement est celui du pouvoir. Ici, on est dans la rue, sur le trottoir, plongée dans la réalité contradictoire de nos jours, à côté d'un vrai Rom et les gens

qui passent. Donc ce serait plus juste de parler de citation que de plagiat.

**Ce tollé général, vous le prenez comme un échec ou un succès?**

Les deux. Le succès, c'est toute la réflexion qui s'ouvre sur l'art dans l'espace public, sur le rapport cruel, très direct, volontaire ou pas, avec les passants. Cette image, tragique, a été refusée. A nous de comprendre pourquoi. L'échec, c'est que la polémique sur l'exposition n'a été nourrie pour l'instant que par le premier degré. C'est une mise à mort du langage artistique dans l'espace public.

**Ne fallait-il pas mieux expliquer le sens du projet?**

C'est sciemment que je n'ai pas donné d'explications. Nous voulions montrer une image très forte, pure, sans fioriture, mise à nu. Juste un post-it avec «Cheval de bataille» et notre nom. L'idée était de la soumettre à toute réaction possible. Et d'assumer son caractère de happening.

**Vous allez raccrocher le cheval et ouvrir la vitrine?**

Pour moi, l'histoire s'est terminée hier. J'ai voulu raccrocher le cheval à 17 h, les responsables du lieu ont dit: «On ne le raccroche pas». Pour moi, l'installation «Cheval de bataille» est close, elle a été censurée. Le paradoxe dans cette histoire est que l'installation était une réponse spontanée au risque de fermeture de ce lieu - un des derniers lieux publiques d'art contemporain à Genève.

**Les gens ne sont-ils pas lassés de l'art contemporain qui tourne toujours autour de la mort et des excréments?**

D'abord, ce n'est pas vrai que l'art contemporain tourne toujours autour de la mort, il y a toute une diversité de pratiques. Pour cette installation, la question était d'articuler autrement l'art dans l'espace public et d'en tirer des conclusions.

## **LE TEMPS**

**Candide Lundi 8 avril 2013**

# **Je dérange?**

**Par Anna Lietti**

La solitude de l'artiste est grande lorsque son ambition est de sortir les gens de leur torpeur. Je le sais, j'ai passé par là

«Cheval de bataille» était en réparation pour cause de chute accidentelle, on sait maintenant que sa carrière artistique s'arrête ici: l'équidé empaillé suspendu depuis début avril au plafond de l'abribus de Plainpalais à Genève ([LT du 5.4.2013](#)) ne sera pas réinstallé. Maya Bösch, coauteur de l'Åuvre avec Régis Golay, l'a annoncé hier dans Le Matin Dimanche.

Fin de la polémique, sortie des artistes par le haut: Maya Bösch explique qu'elle voulait raccrocher le cheval mais que les responsables du collectif Zabriskie Point, galeristes de l'abribus reconverti en espace d'art, l'ont «censurée». L'image proposée au public était «d'une esthétique tellement pure qu'elle a outré les gens». En somme, face à la colère populaire, le collectif a reculé. Ouf. Merci Zabriskie Point.

Je postule que Maya Bösch est soulagée, c'est audacieux. Plus gonflé encore – j'ose à peine l'avouer, allez, j'avoue: je m'identifie un peu à elle. Car ce qu'elle veut, c'est dérangeur, faire réfléchir, sortir les gens de leur «torpeur». Et moi aussi, non seulement je trouve que c'est bien de réfléchir, mais comme elle, j'ai été la coauteur d'une Åuvre d'art dérangeante.

Non, ne vous excusez pas, vous ne pouviez pas savoir: l'Åuvre a été malheureusement empêchée de passer à la postérité, n'ayant jamais été jouée. Il s'agissait en effet d'un spectacle, conçu au sein du groupe théâtral du Gymnase de la Cité à Lausanne et destiné à être joué au bal de fin d'études.

Une pièce du répertoire, sur une scène, avec des spectateurs qui applaudissent à la fin? Vous rigolez. Notre propos était, en toute modestie, de saborder le bal du gymnase. Les bacheliers venus faire leur petite fête avant d'entrer dans leur petite vie de bons petits soldats de la société de consommation se seraient réveillés de leur torpeur, et, soudain vivants, ils se seraient joints à nous pour inventer LA fête, la totale, celle après laquelle on ne rentre plus jamais à la maison.

A notre grande déception, les gymnasiens n'ont rien compris. Ils venaient pour danser et boire des bières, et ils ont simplement ignoré la bande d'allumés qui faisait des trucs incompréhensibles. A peine commencé, notre spectacle-happening, mélange d'interpellations fantomatiques et de tableaux allégoriques, fut submergé dans le brouhaha ambiant. Musique.

Rétrospectivement, je pense qu'il y avait ce soir-là au bal un certain nombre de gens prêts à se poser des questions sur le sens de leurs choix d'avenir et sur la nature de la vraie fête. Et que notre échec aurait dû nous pousser à nous demander: avons-nous su les interpeller dans un langage intelligible? Au lieu de cela, notre mésaventure nous a confirmés dans notre conviction: les bacheliers étaient trop aliénés pour comprendre.

C'est l'immense solitude de l'artiste dérangeant: s'il plaît, c'est bien, mais c'est aussi vite suspect. S'il suscite le rejet, c'est qu'il a tapé dans le mille. Ou alors qu'il est complètement à côté de la plaque. Comment savoir? Brrr, quand j'y pense, je me dis que j'ai bien fait de renoncer à ma vocation artistique.

J'aimerais dire ici, quelle que soit mon appréciation sur leurs Åuvres, mon admiration pour ceux qui tiennent bon. Je leur souhaite de nombreuses censures à venir.

## Zabriskie Point décroche définitivement «Cheval de bataille»

*Par Mabut Jean-François. Mis à jour le 08.04.2013* **33**

### Commentaires

L'équipe annonce qu'elle réunira des philosophes, des artistes et des sociologues afin d'analyser le choc provoqué par cette exposition.



#### Articles en relation

- [Régis Golay: «Le cheval de Plainpalais, c'est juste un cadrage»](#)
- [Abribus de Plainpalais: le cheval s'est décroché](#)
- [A Plainpalais, un cheval choque les badauds](#)

## Partager & Commenter

«Le Cheval de Bataille entraîne des réactions d'une telle virulence que l'équipe de Zabriskie Point a décidé de fermer définitivement l'exposition.» L'information figure depuis samedi sur le **site** du groupe d'artistes qui gère depuis deux ans cette mini-galerie d'art moderne située dans l'ancienne salle d'attente de l'arrêt du tram 12 au Rond-Point de Plainpalais.

«La violence des réactions et de l'indignation que cette œuvre a entraînée révèle un malaise certain. Nous pouvons alors nous poser les questions suivantes, écrit l'équipe de Zabriskie Point: L'image d'un étalon empaillé et suspendu frontalement dans l'espace public nous renvoie-t-elle à notre propre fragilité d'êtres mortels, à l'impermanence des choses ou encore à l'exploitation des animaux, victimes d'élevages intensifs et d'expérimentation dans les laboratoires pharmaceutiques ? Au-delà d'une certaine forme d'«artophobie», ne sommes-nous pas placés devant les limites de notre capacité de jugement ?»

**Débat annoncé** Zabriskie Point n'en restera pas là. L'équipe annonce qu'elle «réunira des philosophes, des artistes et des sociologues dans les prochains jours afin d'analyser le choc provoqué par cette exposition».

L'animal empaillé avait été suspendu dans la galerie restée vide depuis deux mois. Comme ça, sans explication ni dossier de presse? «Je ne légende jamais mes images et ne fais pas de pédagogie», avait répondu Régis Golay, photographe installé aux Acacias, coauteur de l'œuvre avec Maya Bösch. Rien à voir donc avec la récente crise du cheval vendu pour du bœuf dans les lasagnes européennes? «Absolument aucune relation», assurait Régis Golay, que le buzz autour de cette affaire interpellait tout de même. «L'art ne sert pas à expliquer les choses mais à inviter les gens à se poser des questions», ajoutait pour sa part Maya Bösch dans la *Tribune de Genève* de samedi.

Pour Jacques Ferrand, président de la Société genevoise pour la protection des animaux. On ne peut pas présenter une dépouille dans un lieu public de cette manière, c'est choquant et dégradant pour l'animal.» Sami Kanaan, ministre de la Culture de la Ville de Genève, dit la même chose en d'autres termes: «Cela a perturbé la démarche artistique. C'est intéressant d'amener de l'art où les gens ne l'attendent pas et susciter le débat. Mais il faut que la démarche soit un minimum comprise par le public. Certains ont même cru que l'animal avait été tué exprès pour l'œuvre!»

### **Le Cheval de Richard III**

En réalité, l'équidé est mort de vieillesse. Après avoir été empaillé à Liège, il a connu sa première heure de gloire à la Comédie de Genève en 2005. Le Cheval de bataille, c'était en effet celui de Richard III de Shakespeare. Il était au cœur de la scénographie proposée

par la metteuse en scène Maya Bösch, à la Comédie de Genève en décembre 2005. On y voyait l'animal pendu, montant et descendant sur la scène des Philosophes, relié à un globe terrestre par une poulie. Un écho à la célèbre réplique du roi guerrier défait sur le champ de bataille: "Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!"

Suspendu par deux sangles, l'animal empaillé avait été retrouvé assis sur le postérieur jeudi dernier, à la suite de la rupture inexplicable d'une des deux sangles qui le tenait en lévitation, précipitant la fermeture de son exposition au public.

«Ce n'est pas le premier cheval suspendu»

«En 1996, l'artiste italien Maurizio Cattelan avait accroché un cheval empaillé au plafond, mettant ainsi définitivement à mal l'histoire de la sculpture, rappelle le collectif Tabriskie. Ce cheval étant suspendu au lieu d'être posé, empaillé au lieu d'être sculpté, cette œuvre appelée La Ballade de Trotski, scandaleuse à plus d'un titre, s'est fait une place dans l'histoire de l'art. Dans un sens plus large, l'utilisation de peaux d'animaux occupe une place non négligeable dans la création contemporaine, que ce soit pour des intérêts scientifiques (Mark Dion) ou encore poétiques (Christian Gonzenbach).»

Selon Maya Bösch et Eric Golay, cités par le collectif Zabriskie, Cheval de Bataille représente «toutes les batailles déçues – les grandes et les petites – surtout celles qui demeurent dans l'invisible, cachées dans les rues, derrière les fenêtres closes, dans les cœurs des humains.» (TDG)

Créé: 08.04.2013, 12h17

Le Courrier

## **Le cheval de la discorde ne choquera plus les passants**

MARDI 09 AVRIL 2013

[Samuel Schellenberg](#) [1]



**ART • Dans une galerie en forme d’abribus, un canasson empaillé suscite la rage des défenseurs des animaux. Désormais cachée, l’installation sera retirée.**

Une pétition, d’innombrables courriels et des menaces de mort: les réactions très fortes suscitées par le cheval empaillé exposé pendant six jours au rond-point de Plainpalais, à Genève, auront eu raison de ce geste artistique contesté. Suspendu dans l’espace d’art contemporain Zabriskie Point – ouvert en 2011, la galerie non commerciale a la particularité d’être située dans un ancien abribus –, l’installation était une proposition de la metteuse en scène Maya Bösch et du photographe Régis Golay. Caché par une bâche depuis jeudi dernier, l’animal sera prochainement déplacé.

«L’exposition n’est pas terminée pour autant: nous devrions décider ce soir (hier, ndlr) de la suite à lui donner, ensemble avec Régis Golay et Maya Bösch», explique la plasticienne Vidya Gastaldon, membre du collectif responsable de Zabriskie Point. Aussi, quand l’excitation sera retombée, l’équipe souhaite organiser une rencontre pour «analyser le choc» provoqué par cette installation. Elle devrait réunir philosophes, artistes et sociologues. «Il y a plein d’aspects positifs dans le débat soulevé», juge Vidya Gastaldon.

### **Déjà dans Richard III**

Sans être à proprement parler une œuvre d’art, l’installation Cheval de bataille, c’est son nom, consistait en un équidé empaillé suspendu par deux sangles – l’une d’elles a cédé dans la nuit de mercredi à jeudi, donnant l’impression que le cheval s’était pendu. La bête serait morte de vieillesse il y a une dizaine d’années et avait déjà fait une apparition artistique sur la scène d’une production de Richard III de Shakespeare monté à la Comédie de

Genève en 2005. Elle appartient à la compagnie de théâtre de Maya Bösch. L'ancienne codirectrice du Grütli, que nous n'avons pas pu joindre, expliquait avant-hier dans Le Matin Dimanche qu'elle n'a «pas montré un cheval la tête haute, fière, héroïque. Ce cheval, c'est l'antihéros, la victime, l'humilié. (...) Il révèle quelque chose de violent dissimulé en nous.»

Régis Golay, photographe à Federal Studio, évoque quant à lui un «geste de solidarité pour la scène culturelle indépendante. L'idée était de décontextualiser un cheval empaillé déjà existant, qu'on aurait pu emprunter au Muséum ou trouver aux puces. Ce qui m'intéresse, c'est le questionnement qu'occasionne la construction d'une image, d'un cadrage et surtout de la place d'une telle œuvre dans l'espace public.»

Plusieurs menaces de mort ont été proférées contre le duo, via courriel ou sur des blogs. Et une pétition en ligne lancée par une certaine Joëlle M. a récolté quelque 31 000 signatures via la plateforme Avaaz.org, sous le titre «Stop à l'exposition d'un cadavre (sic) de cheval au nom de l'art».

### **Pas de médiation**

C'est le «déplacement» du cheval qui a suscité l'indignation des passants, en particulier celle des défenseurs des animaux, analyse Vidya Gastaldon: «Le fait que l'œuvre soit montrée dans l'espace public et pas dans un musée, sans qu'on ait forcément choisi de la voir.» Et le tout a «manqué d'accompagnement et d'explications, ne serait-ce que pour préciser que le cheval n'a pas été tué exprès pour l'installation», juge Sami Kanaan. Le magistrat chargé de la Culture en Ville de Genève se refuse toutefois à juger de la qualité de l'œuvre: «Le collectif d'artistes qui gère l'endroit est autonome.» Que la Ville lui mette à disposition l'espace ne change rien à l'affaire.

Dans les milieux de l'art, certains ont crié au plagiat, se référant aux précédents Novecento et La Ballade de Trotski, deux chevaux suspendus de l'Italien Maurizio Cattelan, réalisés eux aussi à partir de bêtes empaillées – c'était à la fin des années 1990. Maya Bösch réfutait l'accusation dans Le Matin Dimanche, parlant de «citation»: «Le contexte change complètement l'œuvre.»

Visiblement remontée contre Zabriskie Point, la metteuse en scène estimait avoir été censurée. C'est aussi l'avis du chorégraphe Gilles Jobin, qui interpellait hier le collectif sur Facebook: «En tant qu'artiste, je ne vous remercie pas de céder devant la Tribune de Genève, Le Matin et autres 'passants bien-pensants.'» Pour Vidya Gastaldon, il ne peut y avoir de censure si la volonté du collectif est d'aller de l'avant avec l'exposition, «sous une forme ou sous une autre». |

## **COMMENTAIRE**

### **Cheval de Troie**

A l'époque de l'audioguide tout-puissant, l'absence de médiation autour d'un équidé empaillé exposé dans une vitrine genevoise aura provoqué son lot d'incompréhension. Et suscité nombre de réactions passionnées, culminant par des menaces de mort et une pétition signée par plus de **31 000**

**personnes.** Que nos confrères aient surtout brossé le populisme ambiant dans le sens du poil, la semaine dernière, n'est sans doute pas pour rien dans l'emballement général.

Avec le recul, (presque) tout le monde s'accorde à dire que l'installation aurait dû être accompagnée d'un minimum d'explications. C'est vrai, mais on peut aussi comprendre l'envie de Maya Bösch et Regis Golay d'aller à rebrousse poil du «tout à la médiation» pratiqué par nombre de musées, parfois au détriment d'un art qui a davantage de force lorsqu'il est expérimenté plutôt qu'expliqué, en particulier s'il dérange. Or c'est en perturbant qu'il remplit son rôle le plus noble: susciter le débat, faire réfléchir à sa place dans l'espace public et dans notre société en général. Exactement ce qu'il vient de faire à Genève, qu'on aime ou non la pièce présentée.

Les créations contemporaines sont un reflet de notre époque – il fallait avoir passé les derniers mois sur Mars pour ne pas avoir fait le rapprochement entre la bête de l'abribus et certains produits surgelés, même si les auteurs du Cheval de bataille réfutent le rapprochement. Et c'est bien parce que le miroir n'est pas toujours flatteur qu'il provoque des réactions parfois épidermiques. *SAMUEL SCHELLENBERG*

Le Matin

## «Le cheval jouit d'un statut à part»

**ART** — L'exposition d'un étalon empaillé à Genève a provoqué un immense tollé. Pour Jacques Hainard, cela est révélateur des relations ambiguës de notre société avec les bêtes.

Par **Sébastien Jost**. Mis à jour le 06.04.2013 **57 Commentaires**



### Articles en relation

Le cheval au tapis!

Un cheval mort, c'est de l'art?



**LA VILLE VEUT FAIRE LE POINT** Vu l'émotion suscitée par l'exposition, la Ville a prévu de faire le point avec le collectif Zabriskie Point, qui gère l'endroit. «Ce local est mis à disposition du collectif depuis deux ans, explique Sami Kanaan, conseiller administratif genevois en charge de la Culture. Je comprends que ce cheval puisse choquer, mais je respecte la liberté artistique et je ne me prononce donc pas sur l'œuvre en elle-même.» Si l'élu souhaite rencontrer le collectif, c'est que l'endroit est particulier. «Ce n'est pas un musée fermé mais un lieu qui se situe dans l'espace public. A ce titre, il est nécessaire que des éléments pédagogiques accompagnent l'exposition, ce qui n'était pas le cas avec ce cheval empaillé.» Indiquant que de nombreuses réactions ont été postées sur la page Facebook de la Ville, Sami Kanaan précise que le collectif n'est pas subventionné. Opposé à une action de censure, le conseiller administratif n'envisage pas d'intervenir directement contre la pièce. «Mais, si j'ai un conseil à donner au collectif, c'est de bien réfléchir aux suites à donner à cette exposition.» (Image: Philippe Krauer)

### **Signaler une erreur**

Vous avez vu une erreur? Merci de nous en informer.

### **Partager & Commenter**

«Je trouve cela inhumain!» – «Absolument immonde.» – «J'ai vraiment honte de faire partie de la race humaine.» – «Pour créer une telle horreur, il faut avoir un cerveau bien dérangé.» L'œuvre «Cheval de bataille» au Zabriskie Point de Plainpalais, à Genève, a donné lieu à un torrent de réactions. Momentanément suspendue pour des raisons techniques, l'exposition montre un cheval empaillé suspendu par deux sangles. Une vision insupportable pour de nombreux passants, qui l'ont crié haut et fort par courriel sur le site du «Matin» ou [encore](#) sur Facebook, où une pétition a été lancée contre la pièce. L'ethnologue Jacques Hainard revient sur ce raz-de-marée.

### **Pourquoi l'exposition d'un cheval empaillé provoque-t-elle des réactions aussi virulentes?**

Dans toutes les sociétés humaines, des distances claires sont posées entre les hommes et les animaux. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde où on transgresse cela. Les chats et les chiens vivent à l'intérieur des maisons, dorment parfois même dans le lit de leurs maîtres, quand ils ne sont pas habillés. Ils sont traités comme des humains. Personnellement, j'aime bien les animaux lorsqu'ils sont à leur place. Ce cheval empaillé à Genève provoque l'émoi car il souligne ce rapprochement entre l'homme et l'animal. Il catalyse toute une série de problématiques actuelles. Cela empêche certaines personnes de voir ce qu'il y a derrière l'intention artistique. Il faudrait vraiment introduire des cours d'esprit critique dès l'école primaire.

### **Mais de là à réagir aussi violemment...**

Les gens entretiennent des relations avec les animaux qu'ils ne veulent pas voir mises au jour. Je l'ai vécu lorsque j'ai monté en 1987 l'exposition «Des animaux et des hommes» au Musée d'ethnographie de Neuchâtel. Avant le début de l'événement, j'ai reçu des réactions très fortes. Prenez les loups ou les ours. Nous voulons tous voir ces animaux alors qu'ils nous terrifient lorsqu'on est enfant.

### **Pensez-vous que l'exposition d'un autre animal aurait conduit au même tollé?**

Le cheval bénéficie d'un statut particulier dans nos sociétés. Il est respecté, voire adoré. C'est une bête héroïque, un animal noble qui permet de gagner des médailles d'or aux JO. Il est d'ailleurs entouré de davantage d'interdits que d'autres. Il n'y a qu'à voir les réactions après le scandale de la viande de cheval dans les lasagnes. Je ne suis pas sûr qu'une vache ou un cochon aurait provoqué une telle levée de boucliers.

### **Et, soyons provocateurs, un être humain?**

On peut se poser la question. Ne sommes-nous pas devenus plus sensibles au sort des animaux qu'à celui des hommes? On peut se fusiller, se napalmer, mais, lorsqu'on montre un cheval empaillé, cela donne lieu à un scandale.

**Les gens n'ont-ils pas envie de voir des choses belles plutôt que dérangeantes?**

Comme des petits lapins au milieu de pâquerettes? Mais il y a de nombreux autres endroits à Genève où on peut voir de très belles choses. Ce qui est intéressant ici, ce sont les réactions que provoque l'installation d'un objet insolite dans l'espace public. En général, il n'y a pas de cheval dans un abribus. Avec cette exposition, les règles ne sont plus respectées, cela crée un effet de surprise qui dérange.

**Une preuve de plus que notre monde va mal?** Dans notre société en dérive, les gens subissent beaucoup de pression. Certains sont à fleur de peau et réagissent avec leurs tripes, alors que ce qui est important, c'est de discuter, de batailler intellectuellement. Aujourd'hui, on ne sait plus assumer la distance.

*(Le Matin)*

**Créé: 06.04.2013, 12h02**